

vail, à prendre le chic parisien qui lui manquait, elle fredonnait tous les refrains à la mode qu'elle saisissait au vol, avec une facilité admirable.

Sous ses leçons d'ouvrière, Clotilde devint d'une adresse rare.

C'était elle qui faisait tout, naturellement ; Hermance ne se chargeait que de rapporter l'ouvrage et de toucher l'argent.

La fillette, malgré sa besogne énorme, ne se plaignait pas. Depuis la mort de Mlle de Boves, c'était même le temps le plus heureux de sa vie.

Sa compagne qui au fond était bonne fille entendait que rien ne lui manquait. Elle était trop désordonnée pour avoir un sou d'économies, mais elle entretenait les illusions de la fillette en lui rêlant sans cesse :

— Ne te tourmente pas ; une fois l'hiver passé, je ne sortirai plus, et comme de ton côté, tu seras tout à fait habile, nous aurons des ouvrières, et nous gagnerons beaucoup d'argent.

Et elle reprenait plus fort que jamais ses fugues et ses équipées, tandis que Clotilde restait éternellement seule au logis, entre son travail et le pauvre petit chien, qui soigné par elle s'était mis à l'aimer d'une adoration folle ; comme aime du reste, cette petite race, très commune à Paris, la plus intelligente de toutes.

Hermance l'avait déjà dressé à aller chercher, tous les jours son *Petit Journal* chez la marchande du coin.

Presque de lui-même, il porta la boîte au lait de Clotilde, et bientôt, il descendit seul chaque matin, chercher chez la laitière le déjeuner de l'orpheline et le sien.

Cette petite vie, très modeste, très simple, eût duré longtemps sans que Clotilde cherchât à la modifier, si une nouvelle complication ne fût encore arrivée dans son existence.

La grande fille, jusque là fort insouciant, s'éprit tout à coup d'un clerc d'huissier rencontré un soir à l'Elysée-Montmartre.

En quelques jours, son caprice eut les proportions d'une passion folle, et elle n'eut ni paix ni trêve, qu'elle ne l'eût conduit dans le logement qu'elle partageait avec Clotilde.

D'abord, elle cherchait à se rehausser aux yeux de son amoureux, en lui montrant qu'elle avait à elle, un appartement que la propreté minutieuse de l'orpheline faisait paraître très joli ; ensuite, comme elle ne parlait plus que de lui, elle voulait le faire admirer à sa compagne.

Celle-ci le trouva commun, bête et fat au possible ; qu'ique le clerc au contraire, éprouvât pour la fillette une admiration qu'il dissimula le moins possible.

Hermance avait trop d'expérience pour ne pas deviner ce sentiment ; elle en éprouva une rage profonde.

Et chose bizarre, au lieu d'en vouloir à celui qui n'eût pas demandé mieux que de la trahir, toute sa colère tomba sur la pauvre petite, dont la naïve innocence n'avait rien vu.

Du jour au lendemain, elle changea vis-à-vis d'elle du tout au tout. Elle lui fit des scènes affreuses, la traitant d'ingrate et d'hypocrite. Les protestations de l'enfant, loin de la calmer, l'exaspéraient, et elle allait partout, chez la concierge, chez les marchands du quartier, répétant :

— C'est une malheureuse, elle me doit tout, et elle cherche à me voler celui que j'adore.

Elle n'y réussira pas, heureusement. . . . Songez donc, une pareille petite niaise. . . . mais ce ne sera pas sa faute ! . . .

Clotilde pleura d'abord ; puis bientôt elle se révolta et sa fierté ne voulut plus supporter les injures et les humiliations dont cette grande folle l'accablait.

Elle avait logé chez elle depuis plusieurs mois, c'était vrai ; mais l'orpheline n'avait-elle pas payé sa dette en travaillant comme une négresse depuis, sans jamais toucher un sou, tandis qu'elle faisait cependant presque seule l'ouvrage dont l'autre recevait le prix ? . . .

Clotilde se demandait ce qu'elle allait devenir, quand un soir sa compagne se chargea de régler la situation.

#### IX. — A L'HOPITAL

Depuis deux semaines environ, Hermance ne

rentrait plus que tard dans la matinée, éreintée, énervée, plus méchante et plus hargneuse que jamais.

Elle se déshabillait, dormait quelques heures, allait rapporter l'ouvrage, en chercher d'autre et toucher l'argent, si c'était un samedi, puis elle refilait, après une nouvelle bordée d'injures, et Clotilde ne la voyait plus de vingt-quatre heures.

Et cependant le travail ne diminuait pas ; au contraire, jamais les paquets n'avaient été aussi gros ; on eût dit qu'il y avait non pas l'ouvrage d'une seule personne, mais de trois.

Et la pauvre petite abandonnée, qui espérait toujours que sa compagne reviendrait à de meilleurs sentiments, qu'elle lui rendrait sa bonne amitié d'autrefois, et reconnaîtrait alors ce qu'elle faisait actuellement, travaillait, à se tuer, afin de ne pas mécontenter la maison et conserver l'ouvrage.

Tard, elle veillait le soir n'ayant pour toute société que le petit chien, qui venait se coucher en rond sur sa robe, quand il était fatigué de jouer avec un morceau de papier ou un bout de bois.

Tôt elle se levait le matin, s'asseyant à la machine qu'elle faisait rouler tout le jour, prenant à peine le temps de manger un peu de charcuterie ou de viande froide.

Mais cette vie d'extraordinaire fatigue, sans air, avec une mauvaise nourriture, ne pouvait aller loin.

En effet, une singulière langueur envahit bientôt la jeune fille, brisant ses membres, lui enlevant ses forces.

Un soir, sa journée finie, avant d'allumer sa lampe pour commencer la veillée, elle descendit, laissant le chien dans l'appartement, afin d'aller chez une herboriste voisine, demander une tisane ou un remède.

— Garde la maison, mon chéri, dit-elle à Pompon, il fait noir, je te perdrais peut-être. Je reviens tout de suite.

Et elle descendit en effet, avec une pièce de vingt sous seulement dans sa poche.

Quand elle revint une demi-heure après, car il y avait du monde chez l'herboriste et il avait fallu attendre son tour, elle trouva la serrure de la porte changée, et celle-ci fermée à double tour.

Fort étonnée elle redescendit chez la concierge et voulut demander ce que cela signifiait.

La portière, une vilaine femme que la conduite régulière de l'enfant exaspérait, la reçut par une bordée d'insultes et de grossièretés, et lui apprit qu'Hermance, indignée et justement ajoutait-elle, de ses procédés, la chassait de son appartement.

Afin de ne pas être exposée à quelque scène scandaleuse, elle avait quitté Paris pour un mois.

La concierge ajoutait que si Clotilde protestait, elle allait prévenir le sergent de ville, pour qu'on débarrassât sa maison qui Dieu merci ! était honnête, d'une peste pareille ! . . .

Humiliée jusqu'aux moelles, blessée de semblables paroles, de soupçons si bas, Clotilde, sans dire un mot, s'enfuit au dehors.

Il faisait une de ces froides soirées de février, humides et boueuses, où les trottoirs sont sales et glissants, où le brouillard qui flotte dans l'air pénétrant et glace jusqu'aux os.

La tête brûlante, sa fièvre augmentée par ce coup si inattendu, ses jambes pouvant à peine la porter, la malheureuse enfant néanmoins eut la force d'aller jusqu'au boulevard Rochechouart.

Là, elle tomba assise sur un banc, et malgré son énergie naturelle, la pauvre petite se mit à pleurer.

Il était tard, huit heures ; et elle n'avait rien en poche que quelques sous rendus par l'herboriste, sur la pièce qui avait servi à payer les remèdes.

Alors que faire, que devenir ? . . . où aller pour passer la nuit ? . . . à qui s'adresser ? . . .

Aux voisines ? . . .

Mais Hermance l'avait certainement calomniée partout. Et Clotilde aimait mieux mourir que de subir encore une scène semblable à celle que la concierge venait de lui faire.

Pour la première fois dans son existence cependant déjà si éprouvée, peut-être parce que ce coup était le plus rude de tous, peut-être aussi parce que la fièvre la minait, la pauvre petite sentit son courage l'abandonner et elle cacha sa tête dans

ses mains, se disant que la vie était un dur fardeau.

Seule au monde ! . . .

Il valait mieux être morte !

Un souffle haletant, quelque chose de très froid, se collant contre l'endroit de son visage que ses mains laissaient libres, un langue tiède passant sur ce petit coin de sa peau brûlante, la firent tressaillir.

— Pompon ! murmura-t-elle en serrant sur son cœur la pauvre petite bête qui était parvenue à la rejoindre.

Un bec de gaz permettait de voir la figure intelligente du chien ; de distinguer ses yeux noirs, pétillants d'ordinaire, si pleins de malice, maintenant débordants de tendresse et d'affection.

On eût juré qu'il lui disait :

— Va, je suis là, moi, pour t'aimer ; je ne te quitterai pas.

De fait, au bout de quelques minutes, il se coucha en rond sur le banc, à côté de la jeune fille, lui tenant chaud, collé contre elle, attendant qu'il lui plaise de s'en aller de là.

Mais, elle, la pauvrette, ne sentait que les douleurs aiguës de sa tête malade ; aux frissons de froid qui l'avaient secouée tout le jour, avait maintenant succédé une chaleur brûlante, insupportable ; ses tempes battaient comme des marteaux de forge, une extrême lassitude la brisait, lui faisait perdre le sentiment de tout, même de ce qui l'environnait ; autour d'elle le bruit du boulevard devenait confus insaisissable, tandis que les lueurs des réverbères se faisaient vacillantes et dansaient en rond, se multipliant à l'infini.

Peu à peu, même, cela s'effaça, et elle perdit jusqu'au sentiment de la vie.

Quand elle s'éveilla, il lui sembla qu'elle avait dormi longtemps, des jours et des mois, peut-être des années.

Le souvenir des dernières phases de son existence avait complètement disparu de sa mémoire.

Une longue file de petits lits entourés de rideaux blancs alignaient à perte de vue leurs silhouettes régulières.

Elle se crut encore au couvent.

— Tiens ! se dit-elle, comme le dortoir est grand, aujourd'hui.

Un certain mouvement se fit, et tout à coup l'enfant se sentit rougir de honte et de pudeur froissée ; des jeunes gens au centre desquels se voyait un homme aux cheveux blancs, au visage intelligent, aux yeux très bons, entouraient son lit.

Instinctivement elle remonta son drap jusqu'à son menton.

Le vieillard doucement prit sa main.

— Eh bien, mignonne, dit-il très affectueusement, vous voilà donc raisonnable aujourd'hui et cette vilaine fièvre est enfin partie ?

La fièvre, eh oui ! . . . elle l'avait eue terrible, presque mortelle.

Et où donc était-elle ?

A l'hôpital, parbleu, l'asile des pauvres et des abandonnés quand ils sont malades.

Quelques larmes montèrent à ses yeux clairs.

— Ne pleurez pas, mon enfant, continua le docteur de sa voix affectueuse, vous êtes hors de danger ; et demain si vous êtes sage, je vous enverrai quelqu'un qui s'occupera de vous. En attendant, mademoiselle Rose, fit-il en se retournant vers une jeune fille au visage intelligent, coiffée du petit bonnet blanc des infirmières de Paris, soignez bien cette jolie fillette. Distrayez-la, je vous la confie.

En effet quand la visite fut terminée, les pansements faits, et les remèdes donnés, Mlle Rose revint auprès du lit de Clotilde.

— Vous allez prendre le bouillon et boire le Bordeaux que le docteur a ordonnés, dit-elle, puisque vous n'avez plus de fièvre. Après cela, je vous ferai une surprise.

— Laquelle ? demanda la jeune fille relevée sur ses oreillers, toute faible, toute dolente encore, mais en proie à ce bien-être doux par lequel commence la convalescence.

— Vous êtes trop curieuse ; obéissez-moi d'abord.

La fillette se laissa servir par l'infirmière dont les mains adroites l'aidaient, la remuaient, la soulevaient sans qu'elle sentit rien.

Enfin le premier repas fut terminé.